

Jean-Pierre Dao

# L'Oiseau écarlate





## **Chapitre premier**

### **L'aéroport**

Pourtant qu'elle était belle la colombe de la paix, avec son plumage blanc immaculé...

**France, aéroport d'Orly. Octobre 1965.**

Le taxi ralentit et s'arrête devant l'aéroport d'Orly sud. Un homme en descend rapidement et se présente devant l'autre porte arrière pour aider une dame âgée à descendre. Cette dernière allonge prudemment les jambes avant de s'extraire. Toute vêtue de noir avec un chapeau assorti d'une voilette en dentelles qui masque en partie son regard.

– Voilà, Madame. Annonce le chauffeur resté à sa place. Nous sommes arrivés avec une demi-heure d'avance avant l'enregistrement pour votre vol...

Mais la vieille dame ne répond rien. Elle se contente d'ouvrir son sac et de sortir quelques billets pour s'acquitter du prix de la course qu'elle remet

négligemment au chauffeur.

Déjà la vieille dame, aidé de son secrétaire particulier, franchit les portes vitrées de l'entrée et pénètre dans le hall. Comme toujours dans ce genre d'endroit, il règne une vive agitation. Les gens s'appellent, s'apostrophent et semblent toujours pressés. La vieille dame, ayant toujours vécu en recluse, a perdu l'habitude de cette excitation pourtant devenue très habituelle à l'époque actuelle.

Une époque où elle ne se reconnaît pas car elle n'a aucun repère. Avec les années, elle a d'ailleurs beaucoup perdu. Elle ne voit et ne fréquente plus personne, à l'exception de son secrétaire.

Mais pour la vieille dame qui continue son chemin imperturbablement, les événements du présent ne semblent plus la concerner. Dans sa tête, elle est déjà autre part. Elle revoit plus ou moins distinctement des visages du passé que d'autres ont oublié.

Des événements tragiques qui ont marqué profondément sa jeunesse et dont les souvenirs ne cessent de la hanter. C'est justement pour renouer avec son passé qu'elle décide aujourd'hui de s'envoler pour Chicago afin de retrouver quelqu'un.

Cela fait maintenant des années qu'elle a adressé des lettres à son correspondant. Mais ce dernier n'a jamais répondu. Erreur d'adresse ? Courriers égarés ? Et puis il y a deux mois, elle a enfin reçu une lettre. L'homme était disposé à la recevoir.

Après tant d'années, comment allaient se passer ces retrouvailles ? Serait-il content de la revoir ? Avait-il, lui aussi, laissé entrouverte la porte de son passé ? Serait-il disposé maintenant à oublier le fait qu'à cause de son inconscience, elle était passée à côté de l'essentiel. De quelque chose d'important voire irremplaçable et qui donne toute sa saveur à l'existence, du sens même de la vie.

Le temps qui s'écoule nimbe de nostalgie le moindre souvenir. C'est sur ce dernier point qu'elle a tout misé. Grâce à ses relations, on lui avait communiqué l'adresse de cet homme dont elle n'a jamais pu oublier l'identité, Andrew McLaughlin. Reporter de guerre à l'époque et devenu rédacteur en chef de son journal des années après. Maintenant à la retraite et vivant paisiblement dans l'Illinois.

Dans l'avion, elle regarde les hélices situées sur l'aile tribord en songeant qu'à son époque il existait d'autres appareils.

Beaucoup plus rudimentaires, moins perfectionnés mais aussi très efficaces pour ce qu'on attendait d'eux dans un contexte particulier.

On ferme maintenant les portes et l'appareil rompt son inertie, prend de la vitesse sur la piste et s'arrache du sol.

Plus tard, confortablement installée dans un siège des premières classes, la vieille dame se fait apporter une tasse de thé par une hôtesse. Victor, son secrétaire, s'empare du plateau et le dépose délicatement sur la

tablette rabattue et positionnée devant sa patronne.

Satisfaite en diluant un morceau de sucre dans sa tasse, elle regarde par le hublot. Elle constate la fluidité de l'avion qui vole au dessus des nuages cotonneux. Présence éternelle et intemporelle. Ils étaient comme ça il y a cinquante ans de cela. Ils n'ont pas changé. Nous si.

Elle voit encore des visages défiler dans ses souvenirs. Le domaine Montrichart avec tous ces gens qui s'activaient fébrilement dans la cour il y a des années. Elle s'appelle Elizabeth d'Andieu.

Elle ferme les yeux et son esprit remonte le temps. Une autre époque. Etudiante à Paris, à la Sorbonne. Elle venait d'avoir dix huit ans par ce joli printemps de 1914. Cheveux châains clairs aux reflets roux. Longue chevelure de lionne ramassée en chignon. Elle est belle, radieuse et tous les garçons tournaient autour d'elle espérant la moindre de ses faveurs, un sourire, une parole encourageante. Elle s'en amuse et trouve le jeu délicieusement piquant. Elle trouvait les hommes particulièrement ridicules en essayant d'afficher le masque irrésistible de leur puérile séduction. Leur façon de papillonner, leurs sourires mielleux et leurs ronds de jambes stupides. Comment pouvait-on se ridiculiser à ce point pour obtenir un semblant d'attention ou d'espoir affectif.

Sa famille était aisée et dans le milieu médical. Elle avait décidé de suivre le même chemin. Peut-être aussi par provocation car, à l'époque, il était assez mal

vu pour une femme d'exercer un métier exclusivement réservé aux hommes. Fille unique et dotée d'un caractère solide, elle entendait bien ne pas se laisser dicter sa conduite. Sa liberté de ton et ses nombreuses aventures sentimentales avaient forgé sa réputation de femme libre et indépendante. Ses nombreux soupirants en avaient fait les frais.

EXTRAIT

## Chapitre deuxième

### Les carnets de la gloire

**États-Unis. Illinois.**

L'hiver tarde à venir. La température est douce et le vent fait s'envoler les feuilles. Dans une résidence bourgeoise à l'écart de la ville la plus proche, on prépare le déjeuner. La maîtresse des lieux dirige le cuisinier et la servante pendant que les enfants jouent dans le jardin. Susan, la fille aînée, vient dérober en coup de vent un biscuit disposé sur un plateau à l'office :

– Susan. Remarque sa mère en souriant. Tu ne peux pas attendre l'heure du repas ?

– Désolé M'man. Une petite faim. Dit-elle en se retirant précipitamment en direction du patio.

Sa mère la suit des yeux avec une affection bienveillante. Il faut bien que jeunesse se passe et sa fille, avec son charme naturel, pouvait se permettre de tout faire à son âge.

Susan McLaughlin. Seize ans. Les cheveux aussi blonds qu'un champ de blé. Belle, sportive et aussi inébranlable qu'on puisse l'être à cet âge là. Insouciante et heureuse de vivre. A deux pas du jardin, elle se ravise et s'arrête tandis qu'elle achève de mastiquer son biscuit. Elle n'éprouve plus le besoin de participer à des jeux d'enfants avec ses frères. Trop jeunes, trop immatures. Elle se dirige maintenant vers les escaliers et parvient jusque devant la porte de sa chambre. Mais là non plus, elle n'a pas envie d'écouter les disques de ses chanteurs préférés ou feuilleter une quelconque revue. Alors pourquoi avait-elle gravi l'escalier ? Un réflexe probablement.

Elle oblique le regard et aperçoit l'escalier qui monte au grenier. Pourquoi ne pas aller fureter là-haut pour dénicher un trésor ou exhumer de vieilles photos oubliées. Elle arrive finalement au second étage.

Elle ouvre délicatement la porte et la pousse doucement. Elle éprouve l'impression de pénétrer dans un sanctuaire. Un lieu sacré où reposent des souvenirs pour l'éternité. L'endroit est chaud, sec et poussiéreux. Elle regarde autour d'elle et remarque qu'il y a bien longtemps que personne n'a foulé le plancher. Elle constate un amas d'objets aussi hétéroclites les uns que les autres. Son attention se porte sur une ancienne malle sanglée par des lanières de cuir desséchées et racornies. Une étiquette de papier jaunie par le temps se trouve sur le couvercle.

Elle se penche et essuie la poussière qui la recouvre :

– Andrew McLaughlin... Murmure-t-elle. C'est donc à grand-père, cette malle...

Intriguée, elle écarte le bric-à-brac qui gêne sa progression et ouvre sans peine le couvercle du coffre en bois après avoir ôté les sangles de cuir. Elle découvre des objets militaires. Un vieil uniforme, une casquette, un ceinturon de cuir ainsi qu'une gaine garnie d'un pistolet. Elle se saisit de l'arme. Un Colt 45 piqué en partie par de la rouille. Objet un peu lourd pour elle. Elle le remet en place et continue de fouiller jusqu'à ce qu'elle trouve une série de carnets. Elle s'en saisit et ouvre l'un d'eux. Ecriture manuscrite et hésitante dont l'encre est en partie effacée sur le papier jauni. Il y a un numéro sur la couverture figurant sur une étiquette rapportée. Le quatre. Susan examine les trois autres carnets. Numérotés de un à trois. Elle prend le premier et tourne délicatement la couverture pour arriver sur la page de garde :

« Souvenirs de guerre ».

Comme attirée par son contenu, Susan s'assoit à même le sol et feuillette le carnet en se plongeant dans la jeunesse de son grand-père lorsque celui-ci était correspondant de guerre en Europe lors du premier conflit mondial. Rédigé à l'encre bleue en partie décolorée par les années...

Journal d'Andrew McLaughlin.

Je suis né en 1890. J'avais vingt sept ans en 1917. Etant reporter au Chicago Herald tribune, je fus chargé

par mon journal de couvrir la progression des troupes Américaines en Europe dirigées par le général Pershing. Ce dernier s'était couvert de gloire au Mexique et désormais ses compétences étaient requises pour lutter contre les Allemands en France.

Contrairement aux autres combattants alliés, nous avons l'impression de mener un combat facile pouvant être mené aisément.

L'âpreté des premiers affrontements nous a brutalement ramené à la dure réalité du conflit.

C'est par le plus grand des hasards que ma route a croisé des soldats Français. Des gens ordinaires mais que la situation, en fonction des événements, avait transformés.

Je suis parvenu, grâce à différents entretiens, à reconstituer toute l'histoire en respectant sa chronologie.

Mes notes commencent donc dans la cour d'une ferme fortifiée dans la Somme, le domaine Montrichart où, avec deux soldats survivants de ma section, nous avons été recueillis un jour auparavant par des soldats Français en mission.

## Chapitre troisième

### La Sorbonne

#### Domaine Montrichart. Nord-est de la France. 1917

Avec une pelle à la main et particulièrement essoufflé, McLaughlin rejoint les deux soldats français à l'intérieur de la ferme, Gérard Sarty et Jérôme Lanquenot, assis sur des caisses et sous le préau recouvrant une partie de la cour.

Agé de vingt deux ans, il est blond avec des cheveux coupés en brosse. Grand et athlétique. Toutefois, il n'est pas habitué aux travaux physiques car cela n'entre pas dans ses habitudes. Le travail de fossoyeur qu'il vient d'accomplir n'est donc pas dans ses attributions. Il l'a pourtant effectué car il désire profondément être un exemple pour ses hommes dont il a la charge et la responsabilité.

Son éducation et son niveau culturel lui ont permis d'obtenir le grade de lieutenant chez les marines. Mais ce sont surtout ses activités de

correspondant de guerre qui prédominent. Tous les soirs, il rédige son papier. S'il ne peut l'envoyer par télégramme, il attend une prochaine occasion pour le faire ainsi que tous ceux qu'il écrit, jour après jour.

Au journal à Chicago, son patron l'avait envoyé en France suivre le contingent du général Pershing. Après l'avoir convoqué, il lui annonce d'un air contrarié :

- Toi qui voulais travailler en Europe au plus près des soldats pour savoir ce qu'ils ressentent, tu vas être servi. Déclare Jacob Lee Thomson, son rédacteur en chef assis en bras de chemise derrière son bureau encombré d'une multitude de dossiers. Je viens de recevoir l'autorisation du Ministère de la guerre en ce qui te concerne. Tu pars la semaine prochaine...

- C'est vrai ? Je pars en Europe ? Répond enthousiasmé McLaughlin au point de ressembler à un enfant à qui on aurait promis un jouet trop longtemps convoité.

- Ne jubile pas trop. Répond Thomson. Une guerre reste une guerre. C'est à dire que ça restera toujours aussi dégueulasse d'un côté comme de l'autre...

Puis il s'empare d'un cigare qu'il allume et dont il tire savamment une bouffée avant d'en expulser un long filet de fumée bleue :

- J'étais à Cuba avec Roosevelt pendant la guerre Hispano-Américaine. Contrairement à nos prévisions, ça s'est pas passé comme prévu...

- C'est donc si grave que ça ?

Essayant de ne pas faire remonter des souvenirs

pénibles, Thomson regarde gravement le reporter avant de lui dire :

– La guerre est la pire des saletés. Si j'ai un conseil à te donner, fils, quand tu seras là-bas, contente toi de faire uniquement ton job et ne joue pas les héros...

C'est au cours de ces dernières vingt quatre heures que McLaughlin eut l'occasion de constater ce dans quoi il avait mis les pieds. Il avait malgré tout respecté la recommandation de son patron. En l'espace de quelques instants, il avait perdu la presque totalité de ses hommes. Il a pu s'en sortir par miracle et se demande encore comment. Il n'essaie de ne plus y penser en allumant machinalement une cigarette.

Tandis qu'il repose au sol sa pelle au sol, il regarde les deux Français en se disant qu'eux aussi ont dû en voir de toutes les couleurs depuis le début de ce conflit, il y a déjà trois ans.

Le premier c'est Gérard Sarty, vingt trois ans. Brun aux cheveux noirs, physique râblé, 1,75 m. Ses yeux verts appuient une volonté farouche dans tout ce qu'il entreprend. D'un naturel pessimiste, il envisage le pire plutôt que le meilleur. Doté d'un sixième sens, le moindre détail ne rentrant pas dans ce qu'il estime une légitime normalité lui apparaît comme suspect, donc dangereux. Et cette méfiance est sa meilleure garantie quand il s'agit de survivre. Il n'a pas choisi de se battre et attend impatiemment la fin de ce conflit pour rentrer chez lui.

Jérôme Lanquenot, le même âge que son ami. Il

dépasse Sarty de dix centimètres. Blond avec des yeux bleus et plutôt maigre. Comme Sarty, ce n'est pas l'idéal patriotique qui justifie sa présence sous l'uniforme. Moins instinctif que Sarty mais plus pragmatique. Il y a déjà longtemps qu'il ne se fait plus d'illusion sur la nature humaine. Son fatalisme s'efface souvent devant le même but que son ami, sortir vivant de ce cauchemar pour enfin retrouver la vie civile.

Ces derniers ont allumé un feu et font chauffer le repas sous les regards attentifs de Germain Charpentier et de la petite Suzanne Chartrain assis à l'écart et semblant prostrés dans un profond mutisme :

– Eh l'amerloque. S'écrit Sarty. Venez déjeuner avec nous. Vous l'avez bien mérité.

L'officier se saisit d'une bille de bois qu'il utilise comme un tabouret et s'assoit :

– Merci, c'est pas de refus mais je n'ai fait que vous aider. Il fallait bien que tous ces pauvres bougres aient droit à une sépulture décente.

Puis regardant avec une grande attention ce qui dégage, dans la marmite, un fumet aussi délicieux :

– Vous n'en proposez pas au monsieur et à la petite fille ?

– On va le faire mais pour l'instant, ils préfèrent se tenir à l'écart. Ils sont en état de choc à cause de ce qu'ils ont vu hier...

– Je les comprends surtout après ce qui s'est passé. Ce sont des civils, ils ne sont pas habitués.

- Vos gars aussi peuvent venir manger un morceau après leur bain. On leur a gardé quelque chose...

- Merci pour eux. Je pense qu'ils apprécieront.

- Ah ça, je suis épaté. Reprend Lanquenot. Comment un Américain peut-il parler aussi bien notre langue, pratiquement sans accent ?

- Je l'ai appris quand j'étais étudiant à Chicago. Devenu journaliste, j'ai insisté pour que mon boss m'envoie en France...

- C'est pas ce qu'il a fait de mieux. Continue Sarty. Avant la guerre, notre pays ressemblait à quelque chose. Maintenant c'est devenu un cauchemar...

- Avant la guerre, que faisiez-vous ?

- Nous étions tous les trois étudiants à la Sorbonne. Précise Lanquenot. Nous préparions médecine.

- Ah vous vous connaissiez ? Comment ça tous les trois ? Interroge McLaughlin.

- C'est ça qui est incroyable. Appuie Lanquenot en souriant. Gérard et moi ainsi qu'Elizabeth d'Andieu, cette femme là-bas, nous avons été tous les trois étudiants à la Sorbonne et dans la même promotion.

McLaughlin jette un coup d'œil discret vers la maison de maître et aperçoit une jeune femme en train de les observer d'une des fenêtres du premier étage.

Sarty achève de verser un gobelet de café qu'il tend à McLaughlin. Il s'immobilise et reste pensif :

- Trois ans. Trois ans déjà qu'on a quitté les

bancs de la fac pour se retrouver dans cet enfer. J'ai l'impression que ce ne sont plus que des souvenirs heureux d'une époque révolue. Pareil pour elle là-bas. Affirme négligemment Sarty d'un signe de tête méprisant.

– Il y a comme du dédain dans vos propos et peut-être un peu de jalousie. Remarque McLaughlin.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne l'ai jamais courtisé mais il se trouve que je n'apprécie pas cette femme...

– Et l'autre avec elle ?

– Je pense que c'est sa domestique ou sa dame de compagnie...

McLaughlin tourne la tête dans un mouvement circulaire et s'immobilise en cherchant quelqu'un du regard :

– Et ce soldat masqué ? Dit-il. Celui avec qui nous avons failli avoir des problèmes dans le train hier. Qui est-ce au juste et où est-il ?

– Il est parti en reconnaissance autour de la position. Continue Lanquenot dubitatif. Quant à son identité, personne ne la connaît. On ne sait rien de lui, c'est un mystère. On l'appelle le traqueur. On finirait par croire qu'il n'est pas humain. Regardez le bien la prochaine fois. Aucune partie de son corps n'est visible. Ni sa tête ni son visage ni ses mains ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs...

– Il n'a pas l'air commode ni très loquace.

– Il aurait beaucoup de mal à parler. Affirme

Sarty. Ce type a été gravement blessé au visage en Afrique du nord et ses cordes vocales en ont pris un coup...

– L’Afrique du nord d’un côté et la France de l’autre ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Nous avons été recrutés par le colonel Delanney. Dit Lanquenot. Sur ordre de l’Etat-major, on lui a confié la mission de former une escouade spéciale. Pour ça, il a été en Afrique du nord dans la légion étrangère...

Lanquenot s’interrompt pour se rendre compte que McLaughlin retranscrit tout sur un carnet :

– Vous notez tout ce qu’on dit ? Demande-t-il. Vous pensez vraiment que ça va intéresser quelqu’un ?

– Je vous rappelle que je suis correspondant de guerre. Les faits de guerre passionnent toujours les lecteurs. Répond McLaughlin sans cesser d’écrire. Grâce à moi, ils se rendent compte que les guerres sont faites par des hommes pouvant éprouver des sentiments et non par des machines sans âme. L’aspect humain en somme...

– Bien répondu, lieutenant. Sourit Sarty. Mais votre conception idéaliste ne nous empêchera pas de mourir si votre heure est arrivée...

– De ce côté là, je peux pas faire grand chose. J’essaie de tenir des propos objectifs quant aux gens qui m’entourent. Vous même, par exemple. Que reprochez-vous donc à cette femme là-bas ?

– Elle a toujours traité les gens avec désinvolture.

Elle se moque des sentiments que l'on peut éprouver pour elle.

– Curieux ce que vous dites. Reprend McLaughlin. A la regarder, aussi fière et si triste, on a plutôt l'impression qu'elle est à la recherche d'une affection qui lui manque...

– Ce n'a pas été toujours le cas. Répond Lanquetot. Cette femme est une vraie mante religieuse. Et plus d'un se sont brûlé les ailes en essayant de la courtiser. Remarquez maintenant, ça ne veut plus rien dire...

– En particulier ce pauvre Antoine. Annonce Sarty. Je me demande ce qu'il est devenu...

– Antoine ? Dites m'en un peu plus. Demande McLaughlin.

– Antoine Dévereaux. Etudiant comme nous à la Sorbonne. Origine modeste par rapport à tous ceux qui fréquentaient cette faculté. Sa famille était originaire du nord de la France...

– Son père était mort dans la mine à la suite d'un coup de grisou. Continue Lanquetot. Il avait décidé de faire médecine pour pallier à la pénurie de toubibs dans ce milieu ouvrier. Quand on l'a vu la première fois, du premier coup d'œil on savait qu'il n'était pas comme les autres. Réservé. Travailleur acharné. Modeste et ne cherchant pas à attirer l'attention.

– Il aurait eu du mal à ne pas l'attirer. Appuie Sarty. Il portait une grande balafre à la lèvre supérieure consécutive à un accident dans la mine quand il était adolescent. Ça ressemblait à un bec de lièvre.

– Vous dites qu’il était d’un milieu modeste. Comment faisait-il alors pour payer ses études ?

– Il effectuait un travail de nuit et sa mère faisait des ménages malgré sa tuberculose...

– Sa mère était tuberculeuse ? Cela n’a pas dû être facile pour lui. Remarque McLaughlin. Vous avez essayé de l’aider financièrement ?

– Trop fier pour accepter ça. Il l’aurait très mal pris. Il voulait ne rien devoir à personne...

– Qu’est-ce qui a cloché ensuite ? Demande McLaughlin.

– Il est tombé amoureux d’Elizabeth d’Andieu dès qu’il l’a vu. Dit Lanquenot. Quand elle s’en est aperçue, elle l’a fait marcher en lui faisant croire qu’elle n’était pas insensible à ses sentiments.

– Nous l’avions pourtant mis en garde. Insiste Sarty. Mais il n’a rien voulu savoir. Jusqu’à ce jour d’été où Antoine est allé rejoindre Elizabeth à Saint-Cloud chez sa tante...

– Elle n’était pas seule. Il y avait son amant Julien Lartigue, étudiant lui aussi à la Sorbonne. Tous les deux ensemble dans le même plumard. Quand ils l’ont vu arriver, ils se sont bien foutus de sa gueule...

– A-t-on idée d’être aussi naïf ? Questionne McLaughlin.

– Cette recherche désespérée du bonheur n’a rien de naïf. Remarque Sarty. Si j’avais été à sa place, moi aussi je serais tombé dans le panneau. Toujours est-il que le lendemain, toute la faculté était au courant de